



HAL
open science

L'impôt du temps : le service militaire à la croisée des calendriers biographiques masculins

Marc Bessin

► **To cite this version:**

Marc Bessin. L'impôt du temps : le service militaire à la croisée des calendriers biographiques masculins. Dialogue, Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille, 1995, Rites et marques de passage, 127, pp.73-87. hal-03008670

HAL Id: hal-03008670

<https://hal.science/hal-03008670>

Submitted on 16 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Référence de l'article publié : Bessin M., « L'impôt du temps : le service militaire à la croisée des calendriers biographiques masculins », *Dialogue, recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, n°127, "Rites et marques de passage", 1^{er} trimestre 1995, pp. 73-87.

L'impôt du temps : le service militaire à la croisée des calendriers biographiques masculins

Marc Bessin, GRASS/IRESO, 59/61 rue Pouchet, 75849 Paris Cédex

Dans le registre des événements de la vie masculine, le service militaire constituait le rite de passage par excellence : il signifiait l'accession au statut d'homme et d'adulte. Les récits de vie, par la place qu'ils accordent à l'armée, montrent le rôle important qu'elle prenait dans l'organisation du cours de vie. Première occasion souvent de voir du pays et de rencontrer des jeunes d'autres régions, exerçant des métiers différents, cette expérience participait largement à l'agencement des calendriers biographiques. Il fallait l'avoir fait pour se soustraire à l'autorité familiale et prétendre être adulte à son tour. Comme le raconte le serrurier Gaston Lucas, *"Tant que t'es pas sorti de chez toi, t'as beau rapporter une paie à la maison, on te voit toujours comme un gosse, mais à partir du moment où t'es allé au régiment, ta famille te considère autrement"*¹.

Dans les milieux agricoles et ouvriers, le service militaire correspondait également, après une sortie précoce du système scolaire, à la période la plus longue sans travail. Alors que le "dilettantisme" caractérisait le modèle bourgeois du passage à l'âge adulte², le service accélèrait ce processus dans les milieux populaires³. La fin de l'armée signifiait en fait le véritable début dans la carrière professionnelle où la paie ne revenait plus systématiquement à la famille, ce qui rendait possible le mariage. Comme l'explique le mineur Louis Legrand⁴ : *"Si vous vous mariez avant de faire votre service militaire, vous étiez considéré comme un bon à rien. Beaucoup de familles ne regardaient même plus leur fils, vous étiez éjecté. Travailler jusqu'au service militaire, revenir du service, travailler encore un an, comme ça, oui. La famille vous a nourri jusqu'à l'âge de treize ans, vous avez travaillé jusqu'au service. Quand vous portiez le fusil Lebel, on vous envoyait quelques petits colis. Il fallait revenir*

¹) Blanquez A., *Gaston Lucas, serrurier*, Coll. Terre Humaine, Plon, 1976, p.83.

²) Pour une description détaillée du passage de l'enfance à la vie adulte, voir le travail d'Antoine Prost. Cf. *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Tome 4, Prost A., *L'école et la famille en mutation*, Nouvelle librairie de France, Paris, 1981.

³) Le service militaire constitue ainsi l'événement personnel le plus mentionné dans les histoires de vie des ouvriers. Cf. Augereau P., *Les événements dans la mémoire des ouvriers*, Thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes, 1981.

⁴) Legrand L., *Mineur du Nord*, Seuil, Paris, 1979, cité par Prost, *Op. Cit.* et par Bertaux D., *Destins personnels et structure de classe*, PUF, Paris, 1977. Daniel Bertaux met en rapport le "coût de production d'un fils" et le nombre d'année de salaire qu'il ramène dans la famille pour éclairer ces parcours logiques.

travailler. Encore un an à la mine, puis vous annoncez que vous alliez vous marier. C'était comme ça pour tout le monde".⁵.

Dès lors, dit Gaston Lucas, "un gars réformé, c'est tout juste si on le montrait pas du doigt dans son pays, il avait aucun avenir, on l'aurait pris dans aucune administration."⁶ Disqualifié professionnellement, il subissait également un stigmate sexuel et matrimonial. Les inaptes rencontraient ainsi de grandes difficultés pour se marier⁷. L'homme qui n'effectuait pas le service n'en était donc pas vraiment un. De nombreuses pratiques festives telles que les bals de conscrits accompagnaient la conscription militaire et toute cette animation collective autour du départ sous les drapeaux renforçait le caractère impératif de ce rite initiatique.

Ainsi, le service militaire scandait les trajectoires biographiques : il constituait un seuil d'âge extrêmement important dans la vie des jeunes gens. En convoquant presque tous les garçons au même moment de leur vie, cette institution a largement contribué à ordonner la société en fonction de l'âge. Qu'en est-il aujourd'hui ? Cette expérience structure-t-elle encore le cours de vie des individus ? Les règles de la vie affective, les rapports intrafamiliaux et les conditions d'entrée dans la vie active qu'ont vécus Louis Legrand et Gaston Lucas ne sont plus les mêmes. Mais si l'on assiste à une certaine déritualisation des parcours, les garçons restent soumis à cette obligation, ce qui leur impose d'adopter certaines stratégies temporelles pour négocier leur départ à l'armée. Cette contribution se propose de décrire cette expérience relativement en retrait du monde social à un moment où les jeunes hommes sont par ailleurs engagés sur tous les fronts de la vie (affective, scolaire et/ou professionnelle, économique...).

A travers les itinéraires biographiques des jeunes hommes enquêtés⁸ et leur récit de leur année sous les drapeaux, le service militaire prend finalement une multiplicité de sens. Bien sûr, il est des souvenirs qui reviennent imperturbablement, comme la vie de caserne, le groupe des appelés, les rapports avec la hiérarchie. Mais la disparité des trajectoires individuelles fait que l'armée ne s'y intègre pas de la même façon pour tous. Il y a le service qui fonctionne comme une protection face aux aléas de la vie civile, le chômage ou les conflits avec les parents. Le départ à l'armée peut servir à rompre avec un cercle de copains trop engagés dans la délinquance. "Puisqu'il faut le faire", certains partent en se disant que cette année va leur permettre de réfléchir à leur avenir. Il va constituer dans d'autres occasions une année de "belle vie" qui détonne face à la précarité habituelle. Mais si cette épreuve peut

⁵) Parcours exigé au point qu'en 1961, 86 % des garçons de seize à vingt-quatre ans interrogés pour un sondage mettaient encore le service militaire au premier rang des conditions à remplir pour se marier. Cf. Prost, *Op. Cit.*

⁶) Blanquez A., *Op. Cit.* p.83.

⁷) Cf. Bozon M., *Les conscrits*, Berger Levrault, Paris, 1981.

⁸) La description proposée de l'expérience militaire repose sur les résultats de plusieurs enquêtes menées auprès d'appelés du contingent, avant, pendant et après le service militaire, et notamment une série de récits de vie de jeunes d'une ville de banlieue parisienne recueillis à l'issue de leur armée dans le cadre d'une recherche portant notamment sur la place du service militaire dans l'organisation des trajectoires biographiques. Cf. Bessin M., *Cours de vie et flexibilité temporelle, la crise des seuils d'âge : service militaire, majorité juridique*, Thèse de doctorat, Université de Paris VIII, septembre 1993.

créer des liens, elle peut aussi être dévastatrice, notamment pour les relations amoureuses. Cette année sans ressource entraîne d'importantes dépenses qui repoussent certains projets. Alors que le service militaire s'inscrivait dans une séquence bien ordonnée du cours de vie, il vient aujourd'hui bousculer ces calendriers biographiques (économiques, affectifs, familiaux, scolaires, professionnels, etc.) qui n'attendent pas pour défiler le retour à la vie civile. Nous insisterons plus particulièrement sur l'impact de l'expérience militaire sur la vie familiale et affective pour mettre en évidence les difficultés engendrées par la double vie qu'essaient de mener les jeunes appelés, coincés entre leur désir de continuer à vivre "normalement" et la contrainte qui leur est faite de s'investir dans la vie de caserne pour pouvoir la supporter.

L'argent du soldat

Ce tiraillement du soldat se manifeste d'abord de façon comptable. Non seulement, la solde d'environ 500 francs par mois pour le simple appelé est dérisoire, ne serait-ce que par rapport au budget transports ; mais surtout, l'expérience militaire est doublement coûteuse. La consommation et l'argent qui la conditionne sont des moyens de s'affirmer et d'exister, or l'appelé se doit d'exister doublement. Une première fois à la caserne, au quotidien avec les copains d'armée, et une deuxième fois, chez lui, avec les "copains du civil", pour ne pas complètement rompre les liens qui le maintiennent à sa cité.

La vie collective en caserne multiplie les occasions de dépenser lors des fêtes et des sorties qui permettent de se sentir moins différents et de "rester civilisés". La dépense démesurée constitue également un moyen d'épater les copains et de "flamber", la générosité qui peut aller comme Régis jusqu'à dépenser toutes ses économies (7000 francs) le premier mois, est rentable socialement : elle lui a permis d'asseoir sa position de leader dans le contingent.

Mais c'est surtout lors des permissions que l'argent du soldat défile. Pour Jérôme et beaucoup d'autres, la permission ne semble avoir de sens que par la fête. Il faut concentrer pendant ces quelques heures une activité qui permet de maintenir une place parmi les siens et comme les heures ne sont pas extensibles, la somptuosité des sorties du week-end permet parfois de remplacer l'absence au quotidien. Habitué à sortir le soir, Jérôme est de ceux qui coûtent cher à leur famille, sa mère restée seule en l'occurrence, avec des revenus modestes de contrôleur des postes. Salarié avant son départ, Jérôme avait pourtant mis 12000 francs de côté pour pouvoir reprendre des études, argent qu'il a dépensé dans les premiers mois d'armée : *"Tout ce que je faisais en une semaine avant, il fallait que je le fasse en deux jours. Des week-ends, je rentrais, je posais le sac, je sortais. j'étais toujours parti."* Ces sorties coûteuses révèlent ce besoin de compenser la frustration dûe à l'éloignement, à un moment de l'existence où la sociabilité compte beaucoup.

On apprend donc à se débrouiller pour se procurer l'argent qui aide à mieux vivre l'expérience militaire. Certains maintiennent des activités rémunératrices pendant leurs permissions, des petits boulots ou des cours, alors que d'autres s'adonnent aux petits trafics qui font partie du quotidien des casernes. On peut également "prendre du galon" ou même aller jusqu'à signer un VSL⁹, "*rien que pour l'argent*". Pour ceux qui ont pu travailler un peu avant de partir, il est préférable de faire des économies ; des sommes importantes (jusqu'à 20000 francs dans nos enquêtes) sont parfois amassées en prévision de cette année difficile. Mais c'est surtout la famille qui est sollicitée au niveau financier et le sacrifice auquel consentent les parents semble d'autant plus important qu'ils souffrent en silence de l'absence de leur fils.

La solde, les économies et l'argent des parents pendant cette période sont destinés à une consommation qui exclut toutes les charges telles qu'un loyer, un crédit ou une charge familiale. L'argent du soldat révèle, dans ses différentes facettes, comment l'institution impose une séquence particulière de l'agencement des calendriers, maintenant de la sorte l'appelé dans un statut de jeune que ne manie encore que de l'argent de poche. En ce sens, c'est aussi souligner que la conscription militaire interdit à l'appelé, dans le rapport qu'elle lui fait entretenir avec l'argent, de se comporter en tant qu'adulte responsable.

La vie affective des appelés

Un univers masculin

"A l'armée, tu deviendras un homme". Aujourd'hui, cette représentation ne semble plus aussi forte. Il faut inscrire cette avancée dans le cadre de l'évolution des rapports sociaux de sexe et d'une mutation des représentations du féminin et du masculin qui l'accompagne. La dimension sexuée de la conscription "universelle" reste pourtant plus que jamais fondamentale. Le service militaire paraît d'autant plus anachronique aux jeunes gens qu'il reste une des seules institutions non mixtes qu'ils connaissent. Les rites d'institution établissent "une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas" : ils "constituent en distinction légitime, en institution, une simple différence de fait"¹⁰. La vie affective des appelés du contingent est tributaire de cette fonction de reproduction sexuée du service militaire. Celle-ci est significative dans la place centrale réservée aux femmes dans le langage militaire, où elles sont le plus souvent réduites au sexe. Elle l'est également dans la manière dont les tâches domestiques sont réparties en caserne.

Le "ménage", jamais défini comme tel par les appelés qui parlent de "corvées" ou de "TIG"¹¹, répond à une hiérarchie implicite dans le contingent qui a pour arrière-plan la

⁹) Volontariat pour un service long, pouvant aller jusqu'à doubler la durée normale du service.

¹⁰) Bourdieu P., "Les rites comme actes d'institution", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N°43, juin 1982.

¹¹) Travaux d'intérêt général.

division sexuelle du travail expérimentée dans le cadre familial¹². C'est aux militaires du rang que reviennent ces "basses tâches", et plus particulièrement aux "bleus". Les corvées d'entretien représentent dès lors les sanctions les plus utilisées et les plus efficaces à l'armée. *"On a notre nom qui est accroché sur l'uniforme avec un scratch... et quand on nous le retire parce qu'on a fait une connerie, ça s'appelle scratcher. Quand le gradé retire notre nom, soit on va nettoyer les chiottes, soit ils nous donnent une corvée à faire"*. L'humiliation dans l'exercice des tâches domestiques est telle que le militaire gradé arrache tout ce qui reste à l'appelé de son identité (son nom inscrit sur une étiquette détachable) afin que celui-ci puisse s'abaisser à effectuer le ménage. Tout porte à croire, à travers ce rituel du "scratch", que dans la hiérarchie des tâches en caserne, celles dédiées au travail domestique ne méritent pas d'être effectuées par un homme digne de son nom... digne de ce nom.

En ce sens, l'armée représente un des lieux de confirmation et de mise en oeuvre de l'assimilation entre tâches domestiques et tâches inférieures, à laquelle correspond une distinction entre dominants et dominés. On ne peut alors s'empêcher d'évoquer les premières scènes familiales de la permission du vendredi soir, où l'appelé dépose le sac de linge sale à la mère, parfois même à l'amie ou sa mère, qui se dépêche de faire une lessive pour que tout soit sec et repassé le dimanche avant de repartir.

C'est donc dans ce contexte qu'il faut situer les rapports entretenus par les appelés avec les femmes. Il n'est pas sans influence sur leur manière de vivre leurs histoires de coeur et leurs déboires amoureux ou de stigmatiser dans la chambrée ("chambrier") ceux qui essaient de vivre une relation conjugale stable.

L'histoire de Francis

Après un bac G3 et une école de commerce en trois ans, Francis devait partir en août comme bon nombre d'étudiants terminant leurs études (il a alors presque vingt-trois ans). Il préfère cependant profiter d'un sursis supplémentaire pour stabiliser sa relation toute récente avec Elise. *"Disons que j'avais plus envie d'être avec elle pour se connaître, voir ce que ça pouvait donner de ce côté là plutôt que de partir et de laisser tomber. C'était ça, j'avais un peu peur de la perdre"*.

Il peut s'offrir pendant six mois cette vie de dillettante à l'aide de petits boulots et surtout grâce au soutien financier de ses parents, tous les deux cadres. Elise (aide soignante) et Francis semblent heureux et en pleine harmonie. Il s'agit pour lui d'une histoire importante au point de *"vivre ensemble"* : il s'était en fait installé avec une partie de ses affaires dans l'appartement d'Elise. Il envisage l'armée assez sereinement, pensant bénéficier d'un "piston" qui le maintiendrait à Paris pour continuer sa vie idyllique sous les drapeaux. Mais bien vite il déchant. Ses classes à Evreux sont particulièrement difficiles, et les permissions sont courtes.

¹²) Devreux AM., "Etre du bon côté", *B.I.E.F.*, "Des hommes et du masculin", Printemps 92.

Le couple s'est vu à peine six jours pendant les deux premiers mois. Mais le pire reste à venir, lorsque Francis est bloqué tous les soirs et même le week-end, bien qu'affecté à Paris. S'il essaye au début de maintenir les contacts avec Elise, la pression est telle dans les commandos qu'elle finit, avec la fatigue, par prendre le dessus. *"C'est de temps en temps des coups de téléphone et puis des lettres surtout, mais des lettres qu'on finit à la lampe électrique aussi. Tous les soirs il y avait les TIG du bâtiment, alors ça finissait vers les 9 heures 30, après ils faisaient une inspection pour voir si c'était bien, puis ils nous laissaient un petit quart d'heure, aussi bien pour téléphoner, que pour fumer... Mais aux alentours de 10 heures, 10 heures et demie, c'était extinction des feux, alors des fois on commençait des lettres et on n'avait pas le temps de les finir avec la lumière. Donc on prenait la lampe électrique. Mais des fois, on était tellement crevés que même commencer une lettre ça nous prenait la tête. On pensait plus à dormir qu'autre chose"*.

Pendant les rares permissions, Francis n'arrive pas à sortir de cette ambiance militaire devenue complètement la sienne au point de ne plus avoir que l'armée comme référence et sujet de discussion. Aussi se trouve-t-il rapidement déconnecté de la vie civile et de tout ce qui faisait son bonheur deux mois auparavant. A travers la description qu'il donne de son désinvestissement de la vie civile, on peut mieux comprendre pourquoi il trouve finalement normal que ses rapports avec Elise se détériorent si vite. *"On avait vécu pratiquement quatre mois ensemble, donc on était vraiment au courant de ce que faisait l'un et l'autre. Et puis là, on avait aucun moyen d'information, à part la télé de temps en temps - et encore on loupait la plupart des journaux. Donc on arrivait en permission, on débarquait, il y avait les copains qui parlaient d'un truc, nous on ne savait pas de quoi ils parlaient. Je me souviens avoir fait des soirées pratiquement dans mon coin parce que tout le monde parlait et moi je n'étais au courant d'aucun fait d'actualité, ou j'apprenais quinze jours après qu'untel était mort ou des trucs comme ça ! Ça je m'en souviens ! C'est vrai qu'au début, on est un peu déboussolé ! Moi j'étais ailleurs, je ne savais pas de quoi parler. Et puis moi, à part parler de l'armée, j'avais que ça à dire. C'était une époque où je ne pouvais parler que de l'armée ! J'étais là-dedans ! Et je voyais bien, ça va bien cinq minutes, quelqu'un qui ne connaît pas, mais ça lasse très vite. Donc, je parlais dix minutes de l'armée, et puis elle en avait marre, ça se sentait. Moi je voulais bien parler d'autre chose, mais je ne savais pas de quoi parler. En une heure en gros, on s'était tout dit ! Enfin moi, j'avais tout dit. Par rapport à avant, où on n'arrêtait pas de parler ensemble sur n'importe quoi... Le fait de ne plus être informé, de ne plus vivre comme avant : "Tel copain s'est marié, untel a eu un môme - ah bon !" J'étais vraiment dépassé"*

Francis se trouve rapidement en décalage et il n'arrive plus à trouver de points communs avec ses copains. Comme il le dit, il est "ailleurs". Aussi, la relation avec Elise en subit directement les conséquences. Il n'a plus rien à lui dire, si ce n'est raconter ses nuits de garde ennuyeuses, et dès lors les prises sur lesquelles reposait cet amour perdent de leur teneur. Lorsqu'il décrit la dégradation de la relation, tout se passe au fond comme si Francis

choisissait de ne pas lutter et de ne pas s'accrocher à cette vie civile et affective à laquelle il semble ne pas avoir droit pendant un an. Conscient de ne jamais pouvoir se retrouver totalement dans ce milieu où il aimait tant se couler, il adopte une autre perspective de vie en s'investissant dans la sociabilité de caserne. C'est pourquoi il relativise la rupture avec Elise, si insupportable au départ. Il fait d'autres rencontres, mais qui seront alors délibérément passagères, tirant un trait jusqu'à sa libération sur le grand amour. Il le vit d'ailleurs finalement très bien et ne regrette pas de "s'être amusé" pendant un an, sans engagement affectif stable.

Le spectre de la rupture

Le spectre de la rupture hante les casernes, où rien n'incite à s'engager dans une grande histoire d'amour. Les anciens préviennent les bleus qu'il ne faut pas trop compter revoir la "copine" en rentrant. Les appelés sont quasi unanimes : l'armée brise les relations affectives. Il convient toutefois de relativiser cette affirmation trop rapide. Bon nombre de ces déboires amoureux auraient eu lieu de toute façon, avec ou sans armée. L'expérience militaire s'inscrit pour beaucoup dans une période où les rencontres sont passagères ; vécues sur le mode itératif, elles n'entraînent pas forcément d'engagements stables.

De plus, la moindre petite histoire avec une fille est survalorisée dans l'univers masculin et clos de la caserne, alors qu'elle n'aurait pas forcément duré plus d'une soirée dans un autre contexte. "Avoir une copine" représente un petit coin de rêve qui permet souvent de "tenir", mais toutes ces heures passées à y penser aboutissent à de nombreux décalages entre ce qui est imaginé et ce qui se passe effectivement en permission.

Ces considérations établies, il n'en demeure pas moins que du point de vue des appelés, la condition militaire est fragilisante sur le plan affectif, ce qui n'est pas sans incidence sur la façon de l'investir.

Les ruptures affectives rythment avec une certaine résignation les récits des appelés, selon une trame plus ou moins identique. Ce sont les histoires les plus récentes qui résistent le moins à l'épreuve militaire. Basées le plus souvent sur une présence au quotidien, ces relations ne supportent pas la séparation et la distance. Les permissions constituent des moments trop brefs pour retrouver toute la sérénité nécessaire au couple et ne font qu'exacerber les décalages. Les retours de permission et les adieux sur les quais de gare sont difficilement supportables, et il n'est pas un week-end sans qu'un collègue ne s'en retourne avec une tête qui en dit trop long : *"Sur le coup, on ne comprend pas, mais on pense que c'est à cause de ça. La plupart des problèmes c'est à cause de ça."* Les drames de toutes sortes (crises de nerfs, désertions, pleurs, déprimés...), à la suite de ces ruptures, sont fréquents à la caserne et ils rendent, par leur proximité, d'autant plus incertaine l'histoire que les autres essaient parfois de construire à distance. L'éloignement imposé par l'armée et la hantise d'être trompés ou d'être

"lâchés" expliquent parfois les comportements "irrationnels" que les appelés adoptent avec leur amie. Certains essaient pendant leur absence de la faire surveiller par les copains, ou même par la famille. Toute la fragilité de l'appelé se révèle dans l'obsession qui entoure le coup de fil quotidien, à toute heure du jour et parfois même de la nuit. On peut bien sûr ne parler que de jalousie à propos de ces attitudes. Mais c'est faire peu de cas de la souffrance et de la frustration affective et sexuelle dues à l'enfermement, l'éloignement et la promiscuité virile du groupe des appelés, et qui expliquent ces obsessions. C'est l'éventualité de la rupture qui constitue la trame de la vie affective du soldat. Elle n'est pas inéluctable bien sûr, mais préserver une relation amoureuse pendant l'armée s'effectue au prix d'effort de compréhension et de patience.

Car, non seulement un jeune sous les drapeaux subit un lourd handicap du fait de ses trop longues absences, mais sa condition militaire ne le met pas dans les meilleures dispositions affectives. La discipline militaire, la menace constante de la sanction, l'ambiance et les relations entre soldats et avec les gradés, basées sur le défi, la vulgarité, la force physique et la violence, rendent agressifs et nerveux tous les appelés. Cette tension constamment présente à la caserne pousse à la décompression hors de ses murs. Cela explique le comportement des soldats dans les trains et les gares. Mais les deux jours de permission ne suffisent pas à les apaiser. Au contraire, les frustrations mises à jour au cours de cette petite parenthèse civile les rendent d'autant plus irritables. Cette altération du caractère n'est pas pour améliorer des rapports que le départ à l'armée a déjà déstabilisé, avec la copine ou avec les parents.

Dans ces conditions, le service militaire constitue, pour les couples, un délai de réflexion supplémentaire et un test de la solidité de la relation. Permettant d'évaluer la personne avec qui l'on est, cette année de séparation permet bien souvent de renforcer les liens du couple qui a résisté à cette épreuve grâce à son réconfort dans les moments difficiles.

Une solution, "ne pas se prendre la tête"

Le service militaire est conçu pour mener une vie de célibataire. Ceux qui dérogent à l'ordre des calendriers institutionnels en subissent directement les conséquences. Ils souffrent de l'absence de l'autre pour souvent aboutir à une rupture dont la douleur est d'autant plus forte qu'elle est ressentie en caserne. L'institution incite donc au désinvestissement de la vie affective. Les soldats qui renoncent à des relations affectives ou qui n'envisagent que des rencontres sans perspective durable pendant cette période s'épargnent de soucis supplémentaires. *"Je ne veux pas me prendre la tête avec une copine."* C'est généralement comme cela que l'on appréhende alors son rapport aux femmes. Comme Francis après sa déconvenue, en "s'amusant" sans s'attacher aux rencontres de passage, on se protège de la déprime des week-end bloqués, des adieux sur les quais de gare... ou des lettres de rupture.

Cette stratégie d'évitement des problèmes, largement adoptée par les soldats, permet de ne pas subir de déboires et, finalement, de mieux vivre l'année d'armée. Elle manifeste cependant la fragilité de ces hommes dans la situation d'appelés, qui ne veulent ni se retrouver seuls, ni subir de déceptions amoureuses. Dès lors, les femmes deviennent rapidement des intruses dans cet univers masculin. En décrétant qu'une relation régulière à l'armée est impossible, ceux qui adoptent cette stratégie révèlent en fait une cohésion masculine instable où les femmes sont indispensables et déconcertantes à la fois, trop absentes tout en étant trop présentes. Par "les problèmes" qu'elles posent, en "humanisant" leur quotidien militaire, elles menacent l'harmonie du groupe qui se réorganise dans la proximité virile des reclus.

C'est ainsi que l'on peut comprendre l'attitude virile et le plus souvent mysogyne des appelés en groupe, qui a pour seule fonction de se protéger de l'intrusion des femmes dans leur vie. Les célibataires à la caserne semblent donc se regrouper, pour faire parfois charivari à l'encontre de ceux qui affichent trop ouvertement une vie de couple déjà établie, par exemple en les chahutant pendant leur conversation téléphonique. Bernard, qui "attend de trouver un vrai boulot avant d'avoir une copine", explique ce comportement. *"Il y en a qui avaient leur copine et il y en a qui n'ont pas de copine. Ils font ce qu'ils veulent ! - Et ils en parlaient souvent ? - Non ! Parce que nous, on leur disait qu'on s'en foutait de leur copine. Ils leur écrivaient tout le temps, ils leurs téléphonaient tout le temps. Ils nous parlaient toujours de leur copine, on en avait marre. (...) Je sais qu'il y a des copines qui venaient là-bas à la caserne pour dormir à l'hôtel avec leur jules. Moi, les copains, ils font ce qu'ils veulent ! Nous on était ensemble"*. L'obsession de la copine amène à exaspérer les autres qui restent "ensemble" pour "draguer sans avoir de comptes à rendre" et qui, pour certains, envisageront sérieusement un mariage à l'issue de leur service.

Ces histoires de coeur fortement perturbées par la conscription nous plongent dans un univers sentimental qui a beaucoup évolué. Nous sommes loin de l'époque de Gaston Lucas où les recrues se fiançaient avant le service militaire, pour se marier à leur libération. Si la vie sentimentale et sexuelle n'attend pas le moment de l'armée pour commencer, il semble que la fin du service militaire corresponde à un changement dans la disponibilité affective des jeunes gens. Cependant, plus rien n'indique que la conscription se solde par l'entrée dans la stabilité des jeunes passés par la caserne.

Les parents et les copains du civil

Un moment difficile pour les parents

L'armée constitue un véritable obstacle à la décohabitation. Les rares garçons qui envisagent de quitter leurs parents avant le départ à l'armée abandonnent cette idée devant

cette perspective. Comme ils le disent, *"on ne peut rien envisager tant qu'il y a l'armée, ça bloque tout"*. Les "décohabitations prématurées", marginales dans nos enquêtes, s'effectuent généralement après un conflit avec les parents ou une mise en couple. Dans ces cas, les situations sont imprécises et floues. Francis parlait de l'appartement d'Elise en disant *"C'était presque chez moi"*. Cette souplesse dans la façon de définir son logement permet également de laisser penser aux parents que rien n'a changé. Francis se retrouvait assez souvent chez eux pour ne pas leur donner la sensation de les avoir quittés. Après la rupture avec Elise, ils le voient alors revenir à eux sans pour autant, une fois encore, avoir l'impression qu'il y ait eu de changement.

Toutefois, la situation inverse reste la plus fréquente, où les parents, avec l'armée, voient partir leur fils et ressentent durement cette séparation forcée. La maison devient grande, surtout lorsque le fils est seul ou dernier dans la fratrie. Mais cette situation est rendue d'autant plus douloureuse et ingrate que les parents ne bénéficient que rarement des priorités dans les relations à entretenir le week-end. Le permissionnaire doit récupérer le sommeil et la vie sociale en délaissant souvent la vie familiale. La pénurie de temps qui le caractérise exacerbe la concurrence qui existe entre la famille et les amis, au détriment de ceux avec qui les liens sont les moins fragiles. *"Ma mère, explique Jérôme, n'a pas pris ça bien. Elle s'attendait à ce que je sois là lorsque je rentrais et que je lui parle... et moi je ne pensais qu'à dormir et à faire la fête avec les copains"*. Alors que les parents attendent beaucoup de la permission, frustrés par cette présence furtive entre deux rendez-vous, ils ont l'impression de ne voir de leur fils que son linge à repasser, ce qui entraîne de nombreuses incompréhensions et frictions...

Certes, la plupart des parents retrouvent plus sereinement leur fils à sa libération, pour quelques années disent même les statistiques, mais cette absence leur signifie en tout cas qu'il a grandi et qu'il pourrait bien un jour partir. En ce sens, l'armée joue peut-être un rôle de marqueur temporel autant pour les parents que pour les enfants.

Le cercle d'amis en question

Entretenir les relations avec les copains semble prioritaire pour les appelés qui ne veulent pas abandonner les prises qui les relient à ce qu'ils appellent "la vie civilisée". Mais la condition financière du militaire, par définition précaire, le limite dans ses activités et ne lui permet pas toujours de "suivre". Certains amis, parce qu'ils sont passés par là, paient certaines sorties, mais tous n'ont pas cette attention. Le service militaire, première occasion de prendre un peu de recul, est aussi le moment où l'on fait le tri dans ses amitiés. Sa place dans le cercle d'amis est remise en question par son absence. Parce que l'appelé n'a plus beaucoup de temps à leur consacrer, il devient quelqu'un sur qui on ne peut plus compter. Fatigué ou sans argent, il est à la traîne pour multiplier les sorties le week-end et risque de devenir un poids dans le

groupe. Mais surtout, il est ailleurs. On l'a vu avec Francis, la vie à la caserne l'imprègne totalement et il se retrouve "déconnecté" de la vie de sa cité.

Devant cette situation, si maintenir sa place dans le cercle d'amis représente un enjeu important pour beaucoup, d'autres lâchent prise en privilégiant ce qu'ils appellent les "copains d'armée". Investir dans la sociabilité militaire, c'est assumer ce retrait social par une passivité souvent déconcertante pour l'observateur. Le groupe des appelés permet de se protéger contre l'arbitraire des gradés et les difficultés de la vie militaire en faisant passer le temps sans se morfondre de sa situation de reclus ("psychoter" dans le langage militaire). L'armée est une expérience collective basée sur le groupe qui repousse tout ce qui peut sembler sérieux. Trop rappeler un univers sur lequel on n'a plus de prises est banni dans la chambrée. S'occuper de son avenir professionnel évoque trop les soucis qui attendent à la libération. Lire, étudier, faire les petites annonces, c'est "se prendre la tête", comme ils le répètent. Dans ce contexte, autant ne plus s'embêter avec les problèmes. L'armée fonctionne alors comme un cocon, il s'agit d'une mise en hibernation¹³.

Ce refuge dans la sociabilité militaire est temporaire, car les appelés sont conscients que les "copains d'armée" restent spécifiques à une expérience précise. D'ailleurs, à l'approche de la libération, on les voit réinvestir du côté de la cité, afin de ne pas vivre le retour de façon plus marginale encore. Ce groupe formé en retrait de la vie civile semble dénué de consistance ailleurs qu'à l'armée.

L'armée dans les parcours d'insertion

La crise et les mutations du marché de l'emploi changent fondamentalement la problématique de l'impact de l'armée sur les calendriers biographiques. Les difficultés d'insertion professionnelle sont devenues pour tous les jeunes une réalité, même si les disparités dans les chances d'accès à un emploi salarié ont augmenté. Dès lors, la façon de négocier la conscription obligatoire s'inscrit dans des stratégies temporelles qui ne font que renforcer ces inégalités de départ.

La fin des études... et du mode de vie étudiant

L'allongement des études qui se manifeste par un âge de plus en plus tardif de la sortie du système éducatif a incité au relatif assouplissement du régime des reports d'incorporation. Cette évolution se répercute sur le nombre de "sursis" : 32% pour la classe 1982, 45 % pour 1989, ils dépassent aujourd'hui 65%. Pour autant, la perspective du départ au service continue de peser sur la manière dont les étudiants appréhendent leur formation. S'il s'inscrit

¹³) Pinto L., "L'armée, le contingent et les classes sociales", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N°3, mai 1975.

logiquement à la fin des études lorsque celles-ci sont sanctionnées par un diplôme négociable sur le marché de l'emploi, comme devait le faire normalement Francis, il peut également constituer un poids lorsque le jeune poursuit des études universitaires à l'issue imprécise. La perspective de l'armée peut alors empêcher de poursuivre un cursus qui ne demanderait qu'à se prolonger jusqu'au troisième cycle. Quant à reprendre les études après l'expérience militaire, cela relève de la gageure : le décalage est souvent trop important entre la passivité imposée par la vie de caserne et la rigueur du travail universitaire.

Les différentes stratégies pour "se faire réformer" ou pour "être planqué" permettent évidemment dans certaines situations de ne pas troubler l'itinéraire universitaire. La diversification du service national, avec certaines formes civiles qui servent d'expérience professionnelle particulièrement formatrice, favorise une plus grande différenciation de l'impact temporel de la conscription. Mais globalement, les étudiants, de plus en plus nombreux avec la massification étudiante au point de voir ce statut se banaliser à l'armée, perdent petit à petit les privilèges d'antan qui les épargnaient presque automatiquement des postes ingrats.

Si l'itinéraire le plus fréquent consiste à faire l'armée dans la foulée des études, certains préfèrent repousser encore cette échéance, en multipliant par exemple les expériences professionnelles ou les stages. Yves, son BTS en poche, a eu recours à l'intérim "pour avoir une idée du travail". Il avoue qu'il ne désirait pas partir tout de suite pour "voir ailleurs" et parce qu'il ne souhaitait pas *"avoir l'impression de rentrer dans une boîte avec la perspective d'y rester trente ans de sa vie"*. Comme Francis, il mélange l'insouciance que permet le soutien des parents à une certaine peur. Tout semble se passer comme si le service, et surtout ce qui suit, représentait le grand saut dans la vie, avec le commencement des choses vraiment sérieuses. Il se dégage de bien des histoires d'appelés, étudiants ou non, la sensation que reporter leur départ les protège d'un futur qu'ils voudraient différer. Repousser les responsabilités, c'est garder l'assurance d'un mode de vie incertain qui préserve de la routine et qui permet de "rester jeune". Ces jeunes, au futur relativement protégé, veulent "profiter de la vie" en retardant ce qu'ils considèrent comme les échéances importantes de la vie. En ce sens, lorsqu'elle vient s'intercaler entre les études suffisamment qualifiantes et le travail assuré à la sortie, l'armée marque le passage de la vie étudiante à la vie professionnelle, et s'assimile encore à un rite avec toute l'appréhension qu'il génère.

Une étape dans la précarité

Quant aux autres jeunes, sortis plus tôt du système éducatif, le service national contribue à leur précarité face à l'emploi. "Être déchargé des obligations militaires". Cette formule maintes fois entendue symbolise une période obligatoire de précarité avant le départ sous les drapeaux. Confrontés au chômage et aux différents "dispositifs d'insertion

professionnelle" à un âge où ils ne sont pas concernés par l'armée, ils banalisent cette situation, la considérant comme "normale avant le service". Pour les jeunes plus qualifiés, la souplesse des "petits boulots" ou de l'intérim semble être la solution qui s'adapte le mieux à ce temps d'attente du départ, car l'accès au contrat à durée indéterminée, qui seul assure dans certaines conditions la réembauche au retour d'armée, relève presque de l'impossible.

La conscription sert ainsi de seuil qui va limiter une phase "normale" de flou dans la carrière professionnelle. Celle qui commence après la libération n'est par contre pas ponctuée de la sorte, ce qui rend d'autant plus effroyable la possibilité d'une fragilité permanente. C'est pourquoi, outre une attitude passive à l'égard des institutions qu'il faut imputer à un "habitus de classe", une partie de ces jeunes ne devancent pas l'appel pour écourter cette période de précarité avant l'armée. Conscients que la fin du service n'offre souvent aucune perspective, si ce n'est celle du chômage et de la précarité qui recommence, peut être ne sont-ils pas pressés de mettre en lumière cette forte probabilité. D'autant plus que cette fois, cette période n'est plus limitée par une échéance, alors qu'avant de l'effectuer, le service militaire joue ce rôle et peut ainsi servir de justification déculpabilisante de la précarité.

Cependant, bon nombre de ces jeunes devancent l'appel pour fuir le chômage. Pour les mêmes raisons, il arrive même qu'ils signent un V.S.L., prolongeant le service en l'absence de perspectives au retour. Un appelé V.S.L. justifiait ainsi son choix : *"Comme ça, ça aura fait deux ans de gagnés, deux ans de chômage en moins"*. Mais pour ceux qui adoptent ces stratégies à court terme, différer le retour à la vie civile le rend souvent plus difficile encore et s'avère une impasse. Quant aux espoirs formulés avant le départ d'accéder à une formation qualifiante à l'armée, ils se fondent sur une méconnaissance de la vie de caserne. Non seulement, l'expérience professionnelle acquise durant le service est difficilement négociable, mis à part certains secteurs bien spécifiques. Mais surtout, malgré l'effort des officiers conseils chargés de leur retour à la vie civile¹⁴, les appelés sont vite pris par la vie de caserne et la passivité qui la caractérise.

Cette obligation de donner un an de sa vie, au moment où une partie de l'avenir se joue, nécessite de développer des stratégies temporelles. L'âge d'incorporation à vingt ans n'étant plus obligé, il s'avère en effet d'autant plus nécessaire de développer ses capacités à anticiper les situations afin de programmer son service au moment le plus opportun.

Ainsi, s'accroissent de fortes disparités dans le contingent, où les différences d'âge en masquent d'autres. Ce n'est pas un simple effet d'âge qui engendre le fait que les plus vieux sont les plus diplômés, et les plus jeunes les moins qualifiés, mais cette structure du contingent est le résultat de l'impact du système de la conscription sur les trajectoires des individus, au regard des attitudes socialement différenciées de s'en accommoder au mieux

¹⁴) Pour une analyse du dispositif d'insertion professionnelle mis en place dans casernes pour les appelés, Cf. Bessin M., "Le difficile devoir d'insertion du service militaire", *Annales de Vaucresson*, N°32/33, "L'insertion en question(s)", 1990.

selon les possibilités offertes à la sortie du service national¹⁵ L'âge du départ à vingt ans pour tous symbolisait l'idéal républicain, démocratique et égalitaire. Ce n'était certes qu'un idéal. Mais la relative individualisation des parcours, par un plus grand choix du moment du départ, exacerbe les disparités dans les trajectoires. Outre ceux qui s'enferment dans la précarité en attendant l'âge légal d'incorporation, le recours au service militaire pour fuir les difficultés de la vie civile s'avère le plus souvent une voie de garage. Même si l'armée peut parfois aider les plus démunis à structurer leur parcours de vie, ce sont les difficultés qu'ils rencontrent sur le marché de l'emploi à la sortie qui changent la signification du service militaire.

UNE EXPERIENCE TEMPORELLE TOTALE

La trame du temps permet d'appréhender l'expérience militaire des jeunes hommes. Le temps de la permission d'abord, toujours trop court, qui frustre tout le monde en obligeant à faire des choix entre les copains, la copine et les parents. Le temps biographique, à travers ses différents calendriers, tous influencés par cette échéance qui représente ainsi un marqueur temporel important dans le cours de vie des jeunes gens. Quand au temps de la caserne, c'est celui que l'on doit faire passer à tout prix. La forte ritualisation de la vie militaire, avec les fêtes à chaque anniversaire ou libération, révèle l'importance de ce temps qui s'égraine jour après jour et qui rapproche du jour de la libération. On n'échappe pas au compte-à-rebours et le rappel quotidien de son "chiffre" rassure en se persuadant que le temps joue pour soi. Mais cette obsession de la quille est paradoxale. En se polarisant sur leur libération, les appelés restent jusqu'au dernier jour soumis à la pression constante de l'institution. Car, au-delà de l'assouplissement relatif du régime militaire, c'est la disponibilité permanente des soldats qui caractérise avant tout la temporalité de cette expérience. Telle l'humidité du treillis qui empêche de dormir pendant les nuits de manœuvres, la prégnance de la vie de caserne interdit de se consacrer pleinement à autre chose. L'obsession du jour de la libération symbolise cette projection impossible qui définit si bien le service militaire. Tout est vécu là-bas en fonction de ce jour, unique préoccupation qui bouche toute autre perspective temporelle. L'avenir ne se conjugue pas au court terme pendant l'armée. Il n'est concevable que dans le grand futur, dans les rêves ou les envies inaccessibles, c'est à dire en dehors d'une réalité palpable. Tout est fait pour repousser celle-ci. Elle est synonyme de contrainte et de sérieux qui sont déjà trop incarnés par le pouvoir militaire que les appelés subissent au quotidien. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette passivité qui les empêche d'étudier ou de profiter de tous ces temps morts à la caserne, pour préparer leur retour à la vie civile. L'ancien, symbole de l'appelé qui par son expérience a incorporé tous les comportements permettant de ne plus faire d'efforts, tue le temps. Il a compris que rien ne servait d'agir sur lui et d'essayer de le maîtriser. C'est le temps

¹⁵) Thévenot L., "Une jeunesse difficile, les fonctions sociales du flou et de la rigueur dans le classement", *Actes de la recherche en sciences sociales*, N°26-27, mars avril 1979.

qui assoit sa place et qui le libérera prochainement. L'armée constitue une expérience temporelle totale.

DERITUALISATION DU COURS DE VIE ET FLEXIBILITE TEMPORELLE

Au terme de cette description de l'expérience militaire, il est possible de revenir à la question de sa fonction de rite de passage. La perspective de l'armée repousse à une phase ultérieure une grande partie des choix fondamentaux à effectuer. Avant d'être libéré des obligations militaires, tout semble encore négociable et rien ne paraît définitif. L'attente du service militaire maintient les jeunes gens dans un statut intermédiaire et transitoire caractérisé par l'instabilité et souvent la précarité. La phase précédant le service et l'année de conscription elle-même fonctionnent comme des phases moratoires. Si certains paraissent emprunter à l'issue de l'armée des trajectoires classiques qui s'apparentent à des engagements stables, rien n'indique que la fin du service militaire clôt pour la plupart une période de transition. Les obligations militaires effectuées représentent simplement un obstacle franchi au-delà duquel s'ouvre une période caractérisée par encore plus d'incertitudes.

Le parcours presque obligé décrit par Louis Legrand est devenu tout à fait aléatoire. L'expérience militaire est certes toujours constituée d'une phase de séparation et d'une phase de marge, mais la troisième étape nécessaire au rite de passage décrit par Arnold Van Gennep¹⁶ est absente. Il n'y a pas de phase d'agrégation qui consacre le conscrit revenu dans la société avec un statut nouveau. On touche là une des conséquences de la flexibilité temporelle¹⁷ sur cette expérience militaire. La fragilisation de toute idée de certitude et d'installation définitive dans les différents calendriers biographiques ôte la fonction du rite à l'armée. Il ne signifie pas de manière solennelle et définitive un passage irréversible d'un statut à un autre. Il ne reste qu'un repère temporel et souvent un tournant important dans la vie des jeunes. Cependant, le tracé de la route n'est plus programmé à l'avance et leur laisse bien des incertitudes ; l'impact de ce même tournant n'a plus la même prégnance. Cette évolution dans la fonction du service militaire est due aux mutations temporelles profondes que vit la société, qui bouleversent donc les termes de l'expérience militaire.

La flexibilité temporelle se caractérise notamment par une moindre prégnance des institutions dans la construction des trajectoires biographiques, d'où une certaine déritualisation du cours de vie. Certains travaux sur les jeunes des lycées et des banlieues confirment le diagnostic de Daniel Bell¹⁸ de dissociation de l'expérience, entre d'une part le rapport aux institutions, strictement instrumental, et d'autre part le rapport à la vie sociale vécu de façon plus ludique. C'est cette extériorité vis à vis des expériences institutionnelles qui

¹⁶) Cf. Van Gennep A., *Les rites de passage*, 1912, AJ. Picard, Paris, 1981.

¹⁷) Cf. Bessin M, "Les seuils d'âge à l'épreuve de la flexibilité temporelle", in Vilquin E. (dir), *Le temps et la démographie*, Ed. Academia, Louvain-la-neuve, 1994.

¹⁸) Cf. Bell D., *Les contradictions culturelles du capitalisme*, PUF, Paris, 1979.

caractériserait une partie de la jeunesse. L'école n'est plus une institution totale et c'est pour cela que les élèves peuvent s'y adapter tout en ayant la capacité de s'extraire de cette expérience institutionnelle. On sonne le trépas des sociétés disciplinaires. La situation est dépassée où les différents internats, ou autres milieux d'enfermement par lesquels les individus défilaient, constituaient des temps et des lieux indépendants. On assiste à une perméabilité des expériences institutionnelles qui produit une représentation indifférenciée et continuiste du parcours des individus¹⁹. qui n'est plus rythmé par des étapes : le contrôle continu remplace l'examen. Cette évolution engendre une relative autonomisation des différentes sphères de la vie, incompatible avec leur synchronisation qui permettait de distinguer clairement des âges de la vie, d'où également une certaine déconnexion des seuils d'accès à la maturité sociale²⁰.

Dans ce contexte nouveau de socialisation, caractérisé par la souplesse et la flexibilité, l'expérience temporelle totale du service militaire se distingue fortement de ce que ces jeunes, nés au tournant des années 60-70, ont vécu jusque là. C'est justement parce que le service militaire n'est pas perméable aux autres sphères de la vie - ce qui amène les appelés à dire qu'ils n'y font rien et qu'ils y perdent leur temps - qu'il constitue un tel repère temporel et qu'il bouche l'horizon temporel des jeunes qui ne l'ont pas encore effectué. Or, lorsque les parcours ne sont plus prévisibles et les devenirs ne sont plus donnés à l'avance, lorsque l'instabilité du travail et des coeurs suggère un attachement incessant au monde des civils, cette situation devient de moins en moins soutenable. En cela, les mois passés sous les drapeaux "au service de la Nation" constituent un "prélèvement autoritaire de ressources" temporelles : l'impôt du temps a remplacé l'impôt du sang. On sait que toute contribution fiscale n'est pas automatiquement vouée à une redistribution équitable des ressources. L'impôt du temps en l'occurrence accentue les disparités biographiques.

Mots clés

Service militaire, Temps (aspects sociologiques), Cours de vie, jeunes.

Key words

Military service, Time (sociological aspects), Life course, Youth

¹⁹) François Portet écrit "A cette conception discontinuiste des âges sociaux, marquée par des séquences de vie bien distinctes, séparées par des rites de passage, s'oppose une conception plus indifférenciée, continuiste, où les événements de la biographie ne sont plus organisés en calendrier concordant, les seuils pouvant être repoussés, voire évacués de la vie sociale". Cf. Portet F., "Usages sociaux de l'âge, classes, groupes, échelons et promotions", in *Les jeunes et les autres, contributions des sciences de l'homme à la question des jeunes*, C.R.I.V., Paris, 1986.

²⁰) Cf. Chamboredon J.C., "Adolescence et post adolescence : la juvénisation", dans *Adolescence terminée, adolescence interminable*, PUF, Paris, 1985.

Résumé

Des enquêtes auprès d'appelés permettent à l'auteur de décrire la façon dont la conscription s'inscrit dans leur trajectoire. Il analyse l'impact du service militaire sur les calendriers économiques, scolaires et professionnels des jeunes. Les incidences sur la vie relationnelle y sont notamment exposées. L'expérience militaire s'avère paradoxale : elle vient déstabiliser la vie affective et familiale qu'ils veulent préserver mais à laquelle tout incite à renoncer pour se réfugier dans la sociabilité militaire. L'armée demeure un repère important parce qu'elle interdit toute projection dans l'avenir, mais l'incertitude et l'instabilité qui demeurent à la sortie lui enlèvent sa fonction de rite de passage. Faisant appel aux stratégies temporelles, la conscription accentue les disparités biographiques.

Abstract

Time taxation : experiencing military service at the crossroad for male biographical calendars

Empirical studies allow the author to describe how conscription fits into their life course. He analyses the impact of military service on young men's economical, educational and professional calendars. Among others, incidences on relational life are displayed. Military experiencing shows to be a paradoxical one : it makes the emotional and family life unstable, they want to protect it but everything is conducive to take refuge within military sociability. Military service remains an important keymark because it prohibits any projection into futur, but uncertainty and instability which remains after demob ruin its function of rite of passage. Claiming for temporal strategies conscription reinforces biographical inequalities.